

LES FLEURS NE SAIGNENT PAS

© Alexis Ravelo, 2015  
Ouvrage initialement paru sous le titre  
*Las Flores no sangran*

Publié en langue française avec l'accord de  
The Ella Sher Literary Agency et Editorial Al Revés

© Mirobole, 2016, pour la traduction française

Photographie de couverture © Nordling  
Conception graphique : Cécile Mayot

ALEXIS RAVELO

LES FLEURS NE  
SAIGNENT PAS



Traduit de l'espagnol par Amandine Py

MIROBOLE ÉDITIONS



*À Montse Clavé et Paco Camarasa, chefs d'une redoutable  
cellule de guérilleros du roman noir.  
À la mémoire de Josep Forment, qui rendit ce livre bien  
meilleur que ce qu'il eût été sans lui.*

LES ÉVÉNEMENTS, LES PERSONNAGES, LES ENTREPRISES  
ET LES INSTITUTIONS QUI APPARAISSENT DANS CE LIVRE  
APPARTIENNENT À L'UNIVERS DE LA FICTION. TOUTE COÏN-  
CIDENCE AVEC DES FAITS AVÉRÉS DEVRA ÊTRE CONSIDÉRÉE  
COMME PUREMENT FORTUITE.

« *Tout ce qui pourrit donnera dans la tendresse.* »  
Juan Gelman

Maintenant que les événements s'éclairent d'un jour nouveau, que les cadavres sont identifiés et qu'il devient possible de saisir pourquoi, comment et surtout qui a tué qui, Serrano s'attaque à un point que personne ne lui a demandé d'élucider et qui ne figurera pas dans les procès-verbaux de l'enquête. Il en fait une question personnelle. Sous l'uniforme du policier, c'est l'homme de cinquante ans qui s'interroge, ahuri par cette flambée de violence, et qui voudrait comprendre comment ses semblables peuvent en arriver à se faire tout le mal qu'ils se font. Serrano n'abandonnera pas tant qu'il n'aura pas tiré cette histoire au clair, car il n'est pas convaincu qu'un simple kidnapping ait pu provoquer un massacre de cette envergure. Et encore moins ce kidnapping express à Grande Canarie, grand prix international du plan foireux : au palmarès des crimes imbéciles, leur coup figurerait juste derrière le braquage d'un commissariat ou le hold-up d'une banque du sperme. Mais pour revenir à l'affaire qui l'occupe, Serrano compte bien trouver ce qui a déclenché l'engrenage sanglant qui a fauché toutes ces vies. Quand avait commencé cette course folle, au juste ? Serrano se doute bien que ce n'était pas à l'instant où cette bande de décérébrés avait eu l'idée de génie d'organiser un enlèvement sur une île. Non, cela devait remonter à plus loin, sans doute fallait-il aller chercher dans le passé des personnes

impliquées. Revenir à l'époque dorée où Paco le Sauvage et ses complices vivaient de leurs petites combines dans le sud de l'île en toute impunité. À ce jour où l'Enclume et le Marteau avaient pris l'habitude de magouiller avec de l'argent sale. Ou même loin en arrière, à des milliers de kilomètres des Canaries, quand Silva s'était formé au maniement des armes. C'était là-bas, dans un coin perdu du Mexique ou de l'Argentine, qu'il avait appris à mener des interrogatoires musclés à l'aide de méthodes expéditives. Comment en avoir le cœur net ? Serrano sait bien que l'enquête n'apportera pas de réponses. Il ne compte pas sur l'instruction pénale, encore moins sur la décision du juge, pour déterminer l'origine de ce déchaînement de violence, de cette horreur à l'état pur. Et pourtant, Serrano sent qu'il a besoin de comprendre. Tant qu'il n'aura pas approché la vérité, il ne pourra pas trouver le sommeil, prendre un petit déjeuner au calme avec sa femme et ses gosses, sortir faire un tour si le cœur lui en dit, bref, passer un dimanche à peu près tranquille dans un monde où il aura l'illusion que les choses finiront par s'arranger.



## LE TOURISTE EST ROI

Lola était au volant, ses cheveux attachés sous sa casquette. Elle chantait à tue-tête l'air qui passait à la radio. Sur le siège passager, Diego, dit le Marquis, gardait le silence bureaucratique de l'homme qui part bosser. Leur voiture était une simple Opel Corsa grise, de celles que l'on oublie sitôt qu'on les a vues passer. Ils arrivèrent devant l'hôtel Arenas Beach, un quatre étoiles avec spa et resort, l'un des plus luxueux palaces de Maspalomas. Diego donna un long baiser à Lola et lui dit, juste avant de partir :

« Toi, tu restes par là. Je te sonne.

— Évidemment ! Tu me prends pour qui ? »

Diego n'attendit pas de la voir disparaître derrière le rond-point. Il traversa l'allée réservée aux voitures avant de couper à travers les fontaines et les palmiers du jardin. Diego portait un pantalon à pinces, une chemise rose pâle et une cravate à rayures noires et blanches. Il alla se placer à l'entrée du bâtiment principal, sur le bord du trottoir, les pieds arrimés au sol et les mains croisées dans le dos, comme s'il attendait quelqu'un. Il sifflotait distraitement la mélodie qu'il venait d'entendre à la radio pour tromper l'attente, sans réussir

à mettre un titre sur la chanson, tandis que des groupes de vacanciers entraient et sortaient de l'hôtel pour se rendre à la plage, rejoindre le terrain de golf, regagner leurs chambres ou se promener aux environs du phare. De l'autre côté des larges baies vitrées, les réceptionnistes s'affairaient à réduire au plus vite la file d'attente qui grandissait à vue d'œil dans le hall. Un bus avait dû arriver, apportant sa cargaison de touristes fraîchement atterris sur l'île. Il se retourna vers l'allée pour scruter l'horizon et aperçut un taxi à l'approche. La voiture était immatriculée à Telde : autant dire qu'elle arrivait tout droit de l'aéroport. Diego fit sonner une fois le portable de Lola et sortit de sa poche un panonceau plastifié qu'il plaqua à même sa chemise. Sur le badge, on pouvait lire :

*Arsenio López Colorado*  
*Portier*

Il glissa son portable dans sa poche et courut ouvrir la porte arrière du taxi qui se garait tout juste le long du trottoir. Une dame blonde à l'embonpoint flageolant le remercia en anglais. Le Marquis fut surpris car il attendait une Allemande, mais c'était aussi simple finalement, car il ne maîtrisait pas très bien cette langue.

« *Welcome to Arenas Beach, Madame* », dit-il avec un sourire enjôleur.

La dame fondit sur place tandis que son mari réglait la course et émergeait du taxi par l'autre portière. Le chauffeur avait déverrouillé le coffre de l'intérieur, il s'appropriait à sortir à son tour quand le Marquis l'interrompit :

« Laissez-moi faire, je m'occupe de leurs bagages. »

En un éclair, il se retrouva près du coffre. D'un geste hautement professionnel, il en tira deux valises, un sac à dos, un ordinateur portable dans sa sacoche et un set de golf.

« *Let me take your luggage. Meanwhile, you can register at reception.* »

— *Don't worry. It's not necessary*, dit l'homme.

— *Please, sir, it's my job\**. »

Diego prononça cette dernière phrase avec l'air suppliant de l'employé redoutant de perdre une place qu'il vient d'obtenir. La bonne dame se rangea de son côté.

« *It's his job, darling*, répondit-elle à son mari. *Let him do it\*\**. »

Quelques secondes plus tard, le couple franchissait la porte de l'hôtel et l'aimable Arsenio empochait le billet de cinq euros qu'il avait reçu en guise de pourboire. L'Opel Corsa apparut aussitôt. Lola gara la voiture sans couper le moteur. Diego fourra les valises, l'ordinateur et les clubs de golf dans le coffre et fit claquer la portière. Quand le réceptionniste expliqua au couple d'étrangers que l'Arenas Beach ne disposait pas d'un service de portiers, Lola et Diego se trouvaient déjà à la sortie de Maspalomas.

\* « Laissez-moi prendre vos bagages. Profitez-en pour aller vous enregistrer à la réception.

— Non, vraiment, ce n'est pas la peine, dit l'homme.

— Je vous en prie, monsieur, c'est mon travail. »

\*\* « C'est son travail, chéri, répondit-elle à son mari. Laisse-le faire. »